Document generated on 04/20/2024 12:53 a.m.

Québec français

Compendium

Hubert Aquin

Number 24, December 1976

Hubert Aquin

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56719ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Aquin, H. (1976). Compendium. *Québec français*, (24), 24–25.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Compendium

Voici un texte qui, pas définition, ne vaut rien! C'est déjà beaucoup! A toi lecteur de la trouver,

La première chose qu'on exige d'un écrit c'est qu'il soit original, donc — en quelque sorte — incomparable! Et cela va de soi: même les écrivains sont d'accord pour que leurs écrits, poèmes et romans, ne soient valables qu'en proportion directe de leur originalité. Bien franchement, je crois qu'il est temps d'en finir avec l'originalité, l'inspiration, le je-ne-sais-quoi de divin qui doit marquer d'un signe indélébile tout ce qu'on écrit, de la même façon qu'on en a fini avec la magie, le chamanisme, la sorcellerie et toutes les variantes de la « pensée sauvage ».

Pourquoi faudrait-il écrire sous l'inspiration euphorisante des dieux morts et non pas tout simplement parce qu'on est payé à tant du mot, selon sa qualité et sa compétence? Bref, pourquoi faudrait-il être original et inspiré, quand il suffit d'exécuter proprement une commande qui rapporte une certaine somme d'argent? Ou alors, procédons autrement: si un texte est bon, c'est $10 000 (disons...), si, par-dessus le marché, il est original, c'est $13 000 (et cela inclut la prime au génie!). On peut même graduer subtilement la cotation d'originalité de l'écriture et le coefficient d'inspiration de chaque ouvrage, en utilisant une méthode scientifique pour établir la valeur au pair de l'intensité du souffle créateur.

Les textes inspirés, les ouvrages de génie sont comparables, en quelque sorte, aux moments privilégiés de la vie, dont le propre — comme on le sait — est d'accentuer le caractère intolérable de la vie. Autant je m'oppose fermement à la valorisation des présumés « instants privilégiés », autant je dénonce l'inspiration, le génie, le fétichisme de l'écriture et toutes les attitudes qui sacralisent ce qui est écrit et nous inclinent à combattre toute méthode de fabrication littéraire qui tendrait à faire du livre un produit de consommation comme les autres. Si, par exemple, l'industrialisation accrue s'est manifestée dans le domaine des revues illustrées, il n'en va pas de même de la confection des oeuvres fictives ou poétiques qu'on fabrique, de nos jours, de façon pré-révolution-industrielle pour ne pas dire archaïque!

L'Originalité, c'est une sorte d'épiphanie imprévisible: à la limite, c'est une espèce d'esprit magique et capricieux. En transposant un peu, on peut dire que c'est analogue au mythe américain du puits de pétrole dans le jardin. C'est le gros lot, le coup de fortune, une sorte de « boom » mental qui est plus fort que l'être humain qui tient la plume.

Mais, pour prendre l'exemple du capitalisme, les tenants du puits de pétrole dans le jardin possèdent, dans 99 p.c. des cas, des jardins assez exigus, mais n'ont pas de puits de pétrole! La force du système capitaliste, toutefois, est telle que la seule possibilité d'en découvrir un, par hasard, en cueillant une rose, obnubile les pauvres jardiniers déficitaires. Il en va ainsi de l'inspiration avec un grand « i »; tous les jardiniers l'appellent et la désirent, mais seule une toute petite minorité en reçoit la tonsure. Ce sont les Rockefeller de l'écriture. Mais les Rockefeller — il faut se le rappeler — sont moins jardiniers que prospecteurs et financiers; de même que les meilleurs poètes sont moins écrivains du dimanche que des prospecteurs acharnés et méthodiques du langage.

L'inspiration et ses dérivés linguistiques sont des idiotismes survalorisés — des euphémismes, quoi — qui manifestent clairement que l'écrivain accepte de régresser en admettant qu'on ne le traite pas comme un travailleur tout simplement. La profession d'écriture, comme certaines valeurs minières assez suspectes, est sujette à des fluctuations inflationnaires: comme on dit à la Bourse, les valeurs littéraires ne sont jamais stables à la hausse et ne se redressent jamais. Elles sont excessives et leurs fluctuations fortuites, un peu comme les paris qu'on fait sur les chevaux dont on ne connait que le numéro et qu'on ne verra jamais.

Hubert AQUIN

Après le 15 novembre 1976

Avant d'aller sous presse, et moyennant la complicité de l'équipe de la revue, je tiens à dire ici que toute oeuvre littéraire écrite avant le 15 novembre 1976 doit maintenant être réexaminée et perçue selon une nouvelle perspective. L'écrivain lui-même ne se trouve plus dans la même situation, il n'échappe pas à ce travail de transmutation qui a commencé au Québec.

Le processus de valorisation des oeuvres québécoises s'est modifié en une nuit (accélération, suspension, modification dans un sens ou l'autre — valorisation ou dévalorisation), car l'aventure collective s'est introduite dans l'existence individuelle, irréversiblement, un peu à la manière d'un sous-texte puissant qui imprègne d'un seul coup le texte qu'on lit. Il s'agit bien d'une imprégnation et non d'une insertion d'un sens supplémentaire en filigrane.

Je suis fier, profondément fier de tous mes collègues écrivains qui, par le passé, ont axé leur oeuvre dans le sens de l'histoire (maintenant, l'histoire a un sens) parce qu'ils ont oeuvré dans la solitude et souvent dans l'humiliation. Je les salue parce qu'ils nous ont appris à nommer notre réalité — parce qu'ils l'ont appelée — et, en cela, ils ont contribué, comme tant d'autres Québécois, à la genèse de la conscience collective qui s'est exprimée le 15 novembre 1976.

L'indépendance du Québec est un rêve collectif profondément enraciné dans l'inconscient des Québécois. Pendant des années, ce phantasme n'était qu'un phantasme bien refoulé, objet de tant de tabous. Il ne faut pas minimiser cette histoire secrète de l'idée d'indépendance qui remonte au moins à l'insurrection de 1837-1838, mais celle-ci, de fil en aiguille, nous ramène aux plaines d'Abraham. Maintenant qu'on a nommé l'innommable, l'inconscient collectif se trouve libéré et peut devenir générateur d'une grande décharge d'énergie jusqu'alors contrariée.

En libérant toute cette force qui était littéralement usée, il faut maintenant prendre les moyens appropriés pour employer cette puissance qui n'est plus souterraine mais toute frémissante, toute grisante.

Hubert AQUIN